

Vertiges de l'amour

Cet essai invite au voyage non tempéré de l'amour, aux orages des affects dissonants, aux tempêtes symphoniques.

Telle une partition de jazz, « Terreur d'aimer et d'être aimé » invite au voyage non tempéré de l'amour, aux orages des affects dissonants, aux tempêtes symphoniques, comme aux accalmies permises par le lien et le soin apporté au sujet.

Dès le titre de son ouvrage, Vincent Estellon interpelle le lecteur, ne se cantonnant pas à la proposition première « la terreur d'aimer », celle-ci est immédiatement mise en dialectique avec celle « d'être aimé ». Ouvrage prometteur qui semble s'inscrire en écho de *La terreur d'exister* de Maurice Corcos (2013) pour affronter un défi métapsychologique hors du temps. « Ecrire sur l'amour, sur la blessure sexuelle des hommes, donne à celui qui s'y essaie le sentiment de se confronter à quelque chose d'intemporel » prévient l'auteur, nous invitant illico à suspendre le temps afin d'ouvrir un espace de pensée, vertigineux pour qui s'engage sur le chemin des affres de l'amour. L'écriture s'y déploie de manière associative et dans un style relativement achronique, laissant l'opportunité de découvrir les chapitres de manière linéaire ou de les lire dans le désordre, selon l'inspiration et le désir du lecteur. En fonction des points traités, le style évolue et s'adapte. Il se montre parfois direct, parfois poétique et littéraire, parfois très théorique mais aussi ô combien clinique, au plus près de l'expérience sensible de l'analyste mélomane et du chercheur clinicien. « L'amour, le désir et la sexualité entretiennent des liens complexes et parfois non susceptibles de s'articuler de façon harmonieuse ».

S'inscrivant dans la tradition de la collection, Vincent Estellon nous livre tout d'abord son parcours. Sa propre rencontre, marquante, avec le piano puis avec le cas Glenn Gould, « ce personnage aussi génial qu'excentrique » interrogeant déjà certaines modalités d'une psychopathologie du lien (phobie du toucher, névrose de contrainte, anorexie sexuelle « accordant à la musique un exclusif investissement amoureux, érotique et sensuel »). Sa découverte de patients psychiatriques montant sur la scène d'un théâtre le questionnant sur les liens entre folie, création artistique, dispositifs thérapeutiques et politique de soins. Son expérience auprès de gays et de prostitué(e)s le confrontant aux représentations violentes du regard sociétal. Son parcours de musicien, les prix décrochés l'arrimant à une sérieuse dynamique de travail et de jeu, enrichissant sa « passion pour la psychopathologie des expériences du corps et pour les intelligences du corps érotique ». Sa rencontre avec la littérature, des poètes et des romanciers mais aussi et surtout un homme – figure admirée, P. Fédida, directeur de sa thèse. Ce terreau d'expériences de vie et d'engagements donne vie à la suite de ses travaux menés avec tact et brio sur les rapports érotiques : contraints dans la névrose obsessionnelle, enragés dans les pathologies limites, en passant par l'étude du lien dans la vie amoureuse ordinaire afin de nous conduire vers les « folies ordinaires de la vie amoureuse ».

Se déploie alors l'exploration de la scène de ménage, « folie à deux » qui mêle savamment amour et haine, explorée comme expérience limite « tant excitante que désespérante », dans le fonctionnement ordinaire du couple et de son théâtre. Déjà abordée dans *Les 100 mots de la sexualité* dirigé par Jacques André au chapitre sur la chambre de l'adolescent cherchant affrontement passionnel avec son parent, Vincent Estellon approfondit ici son propos et explore les destins possibles de la scène aux détours de la vie amoureuse. Partant d'une citation de Dicks (1967) – « le contraire de l'amour n'est pas la haine, le contraire de l'amour c'est l'indifférence » – l'analyste nous emmène sur les chemins « du besoin de jalousie », de la passion haineuse et de son caractère compulsif, pour mieux explorer ensuite les liens avec la clinique du transfert paradoxal.

Une originalité de l'auteur se fait jour : au détour de l'exposé de son parcours comme pour l'étude approfondie d'un concept, d'une notion ou d'une situation clinique jaillit toujours, singulièrement et régulièrement, tout au long de l'ouvrage, une interrogation spécifique sur le transfert. Du transfert ordinaire aux éprouvés contre-transférentiels, dans chacune des voies soumises au travail de la pensée, Vincent Estellon en explore les traces, les manifestations, les figures, les actes, les contours, les déguisements et les formes, encrant résolument le propos dans le champ de la psychanalyse, d'hier à aujourd'hui. J. André, D. Anzieu, B. Brusset, C. Chabert, Romain Gary, P. Fédida, P. Guyomard, A. Green, F. Perrier, JB. Pontalis, D. Widlöcher, D. Winnicott font figure de fidèles compagnons pour l'écriture de ce livre, bien que tant d'autres soient cités. Mais d'une certaine manière, les véritables héros de l'histoire restent ses patients : ceux qui nous invitent au dialogue intérieur et font vibrer le style de l'auteur.

Charlotte notamment, celle qui a peur de « tomber en femme », se vit comme un « homme gay » plus que comme une femme hétérosexuelle ; elle enchaîne les conquêtes traitées comme de purs objets de consommation et rivalise avec ses amis gays choisis sur le même mode. La problématique du « sexe psychique » est déployée ici, nous rappelant à quel point la question de la bisexualité psychique est devenue un concept si banalisé qu'elle en a perdu sa force originaire. Au fil de cette cure, Vincent Estellon s'y attèle avec vigueur en proposant « d'écouter en deçà des conduites sexuelles, au-delà des genres construits, d'écouter à partir de ce point de déchirure entre les sexes » ! Il se risque à écouter le garçon en elle (le garçon préféré du père) et bouscule le socle freudien : « l'angoisse de castration est-elle vraiment réservée aux garçons ? Le complexe de castration serait-il uniquement féminin ? ». Les questionnements, rythmés par la musicalité de son écoute contre-transférentielle, rendent alors possible le déploiement d'une cure créative et salutaire pour la jeune femme.

Dans une perspective résolument actuelle, Vincent Estellon nous emmène aussi sur le chemin des mutations sexuelles. Explorant le marché du sexe et ses logiques consommatoires, il réinterroge le rapport au manque qui s'efface aujourd'hui au profit de « l'immédiateté de la connectivité illimitée (qui) abolit les frontières temporelles et spatiales : que devient la temporalité psychique ? ». La temporalité devient un thème et un outil précieux pour ses cures : réintroduire la pause, l'absence, l'oubli, la note suspendue en contre-point de la note d'interprétation, de la présence, du trait d'humour, avant le point d'orgue ! Rouvrir un espace temporel et psychique pour réveiller les problématiques fantasmatiques là où le réel de la consommation pornographique fait écran (cas de Marie). Revisiter l'activité masturbatoire. Questionner la « bande son » des films pornos comme « zone aveugle de l'image ». A cet égard l'auteur propose : « l'enveloppe sonore des pornos peut ainsi donner écho à des restes anachroniques sonores reliés aux vécus d'impuissance de l'enfant derrière la porte, exclu de la scène primitive ». Y ajoute une hypothèse : « Le film pornographique soulagerait-il certain(e)s spectateur(e)s d'une forme de tourment hypocondriaque ? C'est une piste de réflexion. ». Aux côtés des figures obsessionnelles, les formes hypocondriaques sont investiguées à plusieurs reprises dans l'ouvrage nous permettant de saisir en creux ce qui se joue dans certains liens et surtout « déliens » amoureux.

Le cas de John se pose ainsi pour étudier les nouages entre manie, mélancolie et hypocondrie sexuelle. Cet homme évoque chez l'analyste le souvenir corporel brutal de certains films de Lars von Trier. Assommé par la plainte sans fin d'un jeune homme contraint à « trouver du sexe ». Du sein maternel ? « Le sexe est devenu son enfer et son salut ». « C'est un corps mis à nu, qu'il expose ici non pas à l'auscultation du médecin mais à l'oreille du psychanalyste » (...) dans une « narrativité pornographique ». Là encore, l'interprétation qui surgit sans crier gare permet un retournement de la cure et du transfert, un changement radical du côté de l'analyste au service de l'écoute d'une « théorie somatique infantile qu'il s'agit de recueillir et de reconnaître ».

Après un très beau chapitre consacré à l'œuvre et à la vie de Romain Gary, Vincent Estellon termine

son ouvrage avec une partie originale qu'il nomme « Psychanalyse du lien et soin psychique ». Actes d'amour, de soins et liens transférentiels sont retravaillés pour mettre en relief « une stylistique relationnelle particulière » se jouant au cœur de l'analyse enrichie de son expérience de psychodramatiste. Les notions de *care*, d'empathie, d'alliance, de double sont détricotées, là encore dans l'exposé sincère et ému d'une cure difficile.

Avec finesse pédagogique, l'auteur amène enfin l'idée que « la psychanalyse n'est pas forcément une méthode sympathique » tant elle ouvre la parole au domaine de l'angoisse tout en démontrant sa force de construction et de créativité, son potentiel de surprises et d'humanisation.

Pour aller plus loin

- Corcos M., *La terreur d'exister*, 2013, Dunod, coll « Psychismes », 328 pages, 28 €
- André J., *Les 100 mots de la sexualité*, PUF, coll Les 100 mots, 2011, 128 pages, 9 €
- Schneider M., *Glenn Gould, piano solo*, 1994, Gallimard, 288 pages, 18,60 €